

Culture & Savoirs

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Joël Lumien

Bons baisers et souvenirs de Marseille

Le dernier volet de la trilogie de Simon Abkarian, *l'Envol des cigognes*, après *Pénélope* (2008) et *le Dernier Jour de jeûne* (2013), a été créé à Marseille (1). Sous-titrée « Une tragédie de quartier », cette œuvre dense, dans une langue familière et lyrique à la fois, fraternelle dans l'âme sans une goutte de limonade humanitaire, témoigne derechef de la belle singularité de son auteur. Il fait entendre une voix tissée d'accents graves, avec des inflexions d'incoercible tendresse. Cela a lieu autour de la Mère Méditerranée, sans plus de précision. Guerre civile et en famille. Une fille a été violée par des voisins ennemis, dont l'un, un gamin, est capturé. Faut-il l'épargner ? C'est superbement composé et joué, avec une phalange d'acteurs rompus aux affects intenses, sous l'autorité du pater familias (Abkarian, de plus en plus Raimu jeune), Ariane Ascaride, idéale mère courage d'Orient, avec Serge Avédikian, parfait fou shakespearien mûri au soleil, Chloé

Réjon en guerrière ardente... Pardon de ne pouvoir les nommer tous, qui participent haut la main et le cœur à l'irréfutable véracité de l'ensemble.

Ça tire depuis les toits (décor ingénieux de Noëlle Ginefri-Corbel, d'une maison mobile dehors et dedans) et l'on continue de s'aimer, de se chamailler,

de se marier, dans un grand élan d'humanité partageuse. On frôle le pittoresque sans y verser, grâce au juste poids d'humanité de chacun et à la discipline émotive en vigueur dans la partition. Abkarian fut enfant à Beyrouth quand ça canardait de partout. De souvenirs prégnants, il a su faire virilement un objet d'art théâtral sensible, charnel et pudique. Le style, c'est toujours l'homme.

Abkarian
a su faire
virilement
un objet d'art
théâtral
sensible, charnel
et pudique.